

Céranon prit des papiers, et les réunissant, il présenta au président un paquet volumineux.

— Ah ! — dit le président, — ce serait trop long à lire maintenant.

— Monsieur veut-il que je lui évite cette peine !

— Sans doute, baron... Dites moi ce que renferment ces dépêches, et vous me lirez les principaux documents.

Le président attira à lui son fauteuil et se plaça devant la table.

— Asseyez-vous, maître ! — dit-il au secrétaire du duc de Lorraine.

Céranon obéit en se plaçant à respectueuse distance :

— Il y a eu réunion secrète à Vendôme, — dit-il. — Sous prétexte d'aller visiter le duc de Bourbon qui vient à Paris, beaucoup s'étaient donné rendez-vous là. Il y avait le duc de Longueville, — Stuart d'Aubigné, — Jean Olivier, — le maréchal de Trivulze, — le cardinal de Chastillon — et Mazères, et Ohiray, et Mesnil et d'autres dont les noms sont là.

— Et le général des finances ?

— Il n'y était pas, mais il avait envoyé son secrétaire Dardois pour le représenter.

— Que fit-on ?

— On délibéra sur l'état présent des affaires, et l'on présenta nettement deux questions à discuter. Ce fut Dardois qui les posa, mais successivement.

— Au nom du prince ?

— Oui, monsieur le président.

Tout en parlant, Céranon feuilletait et consultait ses papiers :

— La première fut celle-ci, reprit le secrétaire : Faut-il ôter l'administration à madame Louise de Savoie, aussitôt après la mort du roi ?

Le président sourit :

— On répondit "oui" à l'unanimité ? — demanda-t-il.

— Oui.

— Cela ne m'étonne pas, et la question qu'ils ne possaient était inutile.

— La seconde fut : quels moyens à employer ? Aussitôt le cardinal de Chastillon prit la parole :

"La force ouverte, — s'écria-t-il, — une rupture éclatante, des armes, des soldats ! Commencer par des plaintes, c'est sonner la trompette avant l'assaut. Pressons, frappons et agissons rapidement ! Qu'avec le nouveau règne nous tenions la puissance !"

— Cet homme est fou ! — dit le président.

— Ses paroles ont produit de l'effet, — continua Céranon, — mais le duc de Longueville a dit, lui, qu'il ne fallait rien précipiter.

Il a ajouté que le roi était majeur et maître de choisir ses ministres.

Qu'en combattant ouvertement la princesse Louise, on serait accusé de combattre le roi, et déclaré traître et rebelle. "Ne nous pressons pas, a-t-il ajouté, marchons prudemment, tentons toute espèce de négociations avant d'en arriver aux moyens extrêmes."

— Je reconnais la prudence de Longueville. Qu'a-t-on décidé ?

— Après un long débat, la proposition a été adoptée. Il a été résolu que le duc de Bourbon partirait pour Paris, qu'il parlerait au dauphin, qu'il le convaincrerait, qu'il s'entendrait avec madame de Châteaubriand et qu'il solliciterait enfin, pour lui et les siens, une part importante dans les affaires, des gouvernements nouveaux et des pensions.

— Ensuite ?

— L'assemblée s'est séparée. Le duc de Longueville, — Stuart et d'autres seigneurs sont rentrés à Paris, et hier soir est arrivé le prince de Bourbon qui doit aujourd'hui même parler au dauphin François.

Le président réfléchissait :

— Ces renseignements sont exacts ?

— Oui.

— Parfaitement exacts ! — répondit Céranon.

— Vous êtes sûr des hommes que vous avez envoyés là-bas ?

— J'en réponds tête pour tête.

— Bien, maître Céranon, vous êtes un habile homme !

Céranon s'inclina.

A Continuer

Une jolie annonce dans un journal de province :

ON DEMANDE un bon jardinier connaissant parfaitement son métier et sa femme.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 9 Mai 1885.

L'INSURRECTION AU N.-O.

Encore une grande bataille.

L'armistice.

Dernières nouvelles du 65e et du 9e bataillon

(Correspondance spéciale du CANARD)

Traverse de Clarke, 6 mai.

La colonne du général Middleton s'est rendue hier soir jusqu'à 5 milles de Batoche. Pendant la nuit ses éclaireurs qui étaient munis de lanternes ont traversé une coulée et ont découvert l'armée insurgée campée dans un bois. Comme les éclaireurs n'avaient pas assez de corde ail dans leur lampes, elles se sont éteintes et il n'ont pu constater le nombre d'hommes que Gabriel Dumont avait sous son commandement.

Au petit jour Middleton a fait avancer sa division lorsqu'elle fut rendue à une couple d'arpents de la coulée les Métifs se sont montrés tout à coup au nombre de vingt cinq ou trente.

L'engagement commença par une fusillade bien nourrie de la part des volontaires qui s'élançaient au pas de charge contre le retranchement de Dumont. Les balles pleuvaient druës comme grêle sur les Métifs qui ripostaient avec des Winchester qui ne manquaient jamais leur but.

Le général parcourt la ligne de son armée et adresse à chaque soldat un mot d'encouragement.

La batterie A a dirigé ses pièces contre la position des insurgés.

Après les premiers coups de canon un épais nuage de fumée s'élève devant les artilleurs et roule majestueusement devant le front de l'armée canadienne et masque complètement la vue de l'ennemi.

Un cavalier inconnu arrive à bride abattue sur le champ de bataille et se dirige vers l'état major du général Middleton.

Comme il ne porte pas l'uniforme militaire et comme ses mouvements ont paru suspects un aide-de-camp s'approche de lui, l'arrête et lui demande la raison de sa présence dans les lignes des combattants. Le cavalier mystérieux dit qu'il est chargé d'une mission des plus graves et qu'il veut voir le commandant en chef des forces.

Le cavalier ne portant aucune arme, on lui permet de s'approcher de Middleton. Le général d'un ton sec et rogue lui demande ce que signifie cette plaisanterie.

Le cavalier répondit qu'il s'appelait Phaneuf et qu'il était l'éditeur du journal le Métis publié à Montréal dans l'intérêt du Nord-Ouest. En même temps il présente au général une copie de sa feuille en lui disant : Lisez.

Middleton parcourt le journal et se tournant vers son aide-de-camp :

— Faites cesser le feu. Vous avez raison M. Phaneuf, j'ai autant besoin d'un armistice que Dumont. Comme vous me semblez avoir un peu de sang sauvage, vous êtes précisément l'homme de la circonstance.

Vous agirez comme parlementaire. Je vais faire avancer un drapeau blanc. En attendant je vous expliquerai les conditions de l'armistice.

Pour faire plaisir à mes soldats d'Ontario il faudra pendre Riel, Dumont et cinquante Métis qui ont pris part à la rébellion. Ensuite il sera nécessaire que toutes les tribus de sauvages renoncent à leurs terrains dans le Nord-Ouest. Chaque chef de tribu devra faire amende honorable à Son Excellence le lieutenant-gouverneur Dewdney et déposer les armes dans mon camp.

Cinq minutes plus tard les parlementaires des deux côtés étaient en présence.

Dumont en personne écouta les propositions de Middleton.

Il félicita M. Phaneuf sur son dévouement à la cause

des Métis, mais il lui apprit qu'il ne pouvait accepter les conditions qu'on lui proposait.

M. Phaneuf retourna au camp de Middleton et lui donna la réponse du chef des insurgés.

L'armistice ne dura que vingt minutes.

On reprit les hostilités et le canon recommença à gronder.

Les volontaires ne pouvant déloger les rebelles durent se retirer après avoir épuisé toutes leurs munitions.

Toutes les balles et les boulets lancés par l'armée de Middleton ont été retrouvés au pied du ravin par Dumont. Il y avait 33,000 livres de plomb et 600 boulets.

Le chef insurgé a ramassé tout le métal et se propose d'établir une manufacture de tuyaux et une fonderie à St. Paul à la fin de la campagne.

Il n'y a pas eu un seul Métis tué.

Les rangs des volontaires ont été décimés par le feu des rebelles.

Telle est l'histoire de l'armistice projeté par les rédacteurs du Métis de Montréal.

Edmonton, 8 mai.

Le 65ème bataillon est arrivé à cette place sans avoir été inquiété par les Gros Ventres et les Têtes Noires qui rôlent dans les environs.

Le moral des soldats est excellent.

Tous les soldats sont honnêtes de leur corps.

Ils se plaignent un peu du menu qui consiste invariablement en biscuits de matelots et en extrait de chiard concentré.

Ils se plaignent aussi de la qualité du gaz d'éclairage dans le camp.

La buanderie est loin d'être parfaite ; les devants de chemises, les faux cols et les manchettes n'ont pas la blancheur et l'éclat que leur donnaient les Chinois de Montréal.

Les barbiers sont très rares sur la marche, on n'a pas rencontré une seule boutique de Calgary à Edmonton. Tous les hommes ont la figure si poilue qu'ils font peur aux Sauvages.

Il y a cinquante rasoirs ébréchés dans le bataillon, mais il n'y a qu'une seule strappe, ce qui est un grand inconvénient.

Vendredi dernier il n'y avait ni œufs, ni poisson sur le marché, de sorte que les hommes ont été obligés de faire gras.

Les hommes se proposent de donner un grand pique-nique la semaine prochaine aux Sauvages d'Edmonton. Comme la bande n'a pas jugé à propos d'accompagner le 65e on dansera sur la guele.

Route d'Edmonton 36 milles de Calgary.

Le 9e bataillon est sur le sentier d'Edmonton. Il s'avance du train de la grise. Le colonel Amyot se trouve les sentiers très difficiles sur les charrettes portant les provisions. Il a télégraphié à Québec pour 500 calèches qui transporteront ses hommes en même temps que les provisions.

Des éclaireurs du bataillon ont découvert une longue caravane qui les précédait à une douzaine de milles. Ils ont réussi à la rejoindre et ils ont été agréablement surpris en apprenant que c'était la troupe d'Opéra comique de Grau qui allait donner une série de six représentations à l'Académie de musique d'Edmonton. Madame Théo, Mézières, Guy et Duplan, étaient enchantés du voyage.

COUACS.

Au bureau du Monde on exhibe depuis une semaine une pancarte avec l'inscription :

TROIS MARIIS

A VENDRE ICI

PRIX - - - 25 Cents.

C'est, ce n'est pas cher ! Les vieilles filles devraient profiter de l'aubaine. C'est une occasion unique.

Les acheteurs feront bien d'examiner la marchandise. Pour le prix elle pourrait être défraîchie ou endommagée par le feu.

Méfiez-vous des maris de seconde main. Exigez que l'on vous donne un article de première qualité, quelque chose dans les derniers patrons.

* * *

Décidément nos excellents amis les Anglais ont une tactique qui leur est absolument spéciale.

A peine ont-ils remporté une sanglante victoire qu'ils se hâtent de battre en retraite dans un de ces ordres mirifiques dont on a pas la moindre idée.

Il est vrai que les adversaires qu'ils ont à combattre et qu'ils traitent si plaisamment de rebelles, sont des gaillards résolus et qui ont joliment du poil au ventre.

Par exemple, leur vaillance va souvent jusqu'à la férocité.

Aussi, le télégraphe, en rendant compte du combat à Fish Creek, nous apprenait que :

"Le général Middleton a failli être tué PLUSIEURS FOIS."

Avec des ennemis civilisés, une fois aurait suffi !

* * *

Buffon, qui est une autorité, a dit que si l'âne est enclin à l'autétement, il est foncièrement doux et débonnaire...

Alors, pourquoi Victor Hugo a-t-il écrit : l'Année terrible !...

* * *

COUACS

Le Charivari nous montre un bersaglier tenant la chandelle avec cette légende :

Les Italiens, jaloux de faire quelque chose pendant que l'Europe se remue, se décident à jouer un rôle au Soudan.

Le jeu des demandes et des réponses :

— Quelle ressemblance entre Béziers et Madagascar ?

— Me prenez-vous pour un aéronaute ?

— Non, pour un abruti.

— En ce cas, je vous réponds : Béziers est dans l'air haute et Madagascar est l'oreille des haut va.

* * * Quel est le département qui fournit le plus de mâts aux navires ?

— ???

— L'Aisne ! Puisqu'on dit toujours Mâts de l'Aisne.

* * * Quel différence faites-vous entre un boxeur et un soldat gagnant son corps à pied ?

— ??? Dites !

— Aucune, l'un comme l'autre marche, pars et tape.

Un bon bourgeois commande il y a quinze jours un pantalon à son tailleur. Celui-ci le lui envoie, le brave homme l'essaie et le trouve trop long de 15 centimètres ; mais il est trop tard pour le renvoyer, le magasin du tailleur étant fermé.

Notre homme demande à sa femme de raccourcir les jambes et de faire un ourlet. La digne épouse refuse ; alors il s'adresse à sa fille, même résultat ; enfin il s'adresse à sa belle-mère... repoussé sur toute la ligne. De guerre lasse, il va se coucher et s'endort.

Mais avant d'en faire autant, voilà que l'épouse est prise de remords. Elle prend le pantalon, en coupe 15 centimètres, fait l'ourlet et remplace le vêtement. Finalement, la fille, sentant ses torts, fait subir au pantalon une autre section de 15 centimètres. Le lendemain matin, notre bourgeois arrive pour déjeuner, la famille se sauve, elle croyait qu'il était en caleçon de bain.

Jeune gens, lisez ceci

La Voltaic Belt Co. de Marshall, Mich., est prête à envoyer sa célèbre ceinture électro voltaïque et autre appareils électriques à l'essai pour 30 jours aux hommes (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, de perte de vitalité et de puissance virile et de toutes espèces de maladies. Aussi pour les rhumatismes, la névralgie, la paralysie et plusieurs autres maladies. On garantit un retour certain à la santé et à la vigueur. On ne court aucun risque puisqu'on permet un essai de trente jours. Ecrivez de suite pour leur pamphlet illustré qui vous sera expédié gratis ;

Les méchants ne sont pas bêtes, mais les bêtes sont souvent méchants

Dans un magasin de comestibles : Le marchand. — A la rigueur, je vous laisserai ce homard à 13 francs. Le client (saluant). — Moi aussi !

Marieus et Marieuses.

— Les espérances, je l'avoue, sont fort belles, dit le sujet. Mais cet oncle et cette tante ne sont pas très vieux !

— Ils ont des infirmités...

— Oui, mais qui peuvent les laisser vivre des années et des années encore !

Le maricasse, lui prenant les mains avec effusion, et mettant dans sa voix un accent de doux reproche.

— Vous ne croyez donc pas à la Providence ?

Vivier et le marquis de Calinaux causent chimie alimentaire.

Le marquis avec indignation :

— C'est inouï comme l'on parvient aujourd'hui à falsifier les produits supposés les plus purs !

Vivier. — Ne m'en parlez pas. Hier j'ai surpris une nourrice en train de mettre de l'eau dans son lait !

Le comble de la chevalerie. Vouloir défendre un verre convexe.